

Vivre avec la peste

(ÉDITORIAL)

L'Histoire dans mensuel 510

juillet-août 2023

Elle est le nom de nos peurs. Lorsque nous avons été sidérés, il y a trois ans, par une maladie venue d'ailleurs, qui frappait sans prévenir et laissait la médecine impuissante, nous avons relu Thucydide et, bien sûr, Albert Camus. Nous faisons l'expérience de l'épidémie. Nous revivions la peste.

On était quand même loin du compte. Pas seulement parce qu'en moins d'un an les populations riches eurent accès à des vaccins efficaces, mais parce que les dégâts - terribles - du SARS-COV-2 (en bilan haut, 28 millions de morts) restent incommensurables avec les effets du fléau qui, par deux fois, s'abattit sur l'Eurasie dans le seul Moyen Age. On estime aujourd'hui que la deuxième vague, dite « Peste noire », tua, au XIVe siècle, 52 millions d'Européens, soit environ 2 sur 3, une statistique presque impossible à regarder en face. Mortelle dans 70 % des cas sous sa forme bubonique, mais pratiquement à coup sûr, en moins de 24 heures, dans sa version pulmonaire, la maladie avait de quoi terrifier.

On la connaît maintenant beaucoup mieux grâce aux avancées de l'archéologie et, plus encore, de l'archéo-génétique, dont Patrick Boucheron a nourri pendant deux ans ses cours au Collège de France. C'est sur cette base renouvelée qu'il reconstitue ici l'itinéraire de la pandémie la plus mortelle de l'histoire. Née sans doute au Kokonor, elle dormait en Asie centrale, au chaud dans les fourrures des rongeurs. Les bouleversements dus au « grand échange mongol », les conquêtes mais aussi toutes les formes de commerce liées, aux XIIIe et XIVe siècles, à cette connexion majeure entre l'Asie et l'Europe déclenchèrent le saut d'espèce et la contamination des humains. Rien n'arrêterait la tueuse, qui trouva partout un terrain favorable - des grains, des rats, des puces et peut-être une conjoncture climatique décisivement propice,

alors que les hivers refroidissaient, à l'aube du « petit âge glaciaire ».

Mais l'ADN n'explique pas tout. C'est aussi l'histoire des sociétés humaines face à la peste que nous avons voulu raconter ici. L'étonnement vient de l'extraordinaire résilience des populations : les médecins, si mal armés pourtant, qui observent, incisent, isolent, font brûler les vieux chiffons, se couvrent le nez et la bouche, ce qui n'était pas si bête ; les autorités de Tournai qui, passé la panique, ne tardent pas à distinguer les métiers essentiels et à assurer la tenue des marchés. L'archéologie nous prouve qu'on ne renonça pas, au XIV^e siècle, à enterrer les corps à peu près dignement. Et si l'économie s'effondra - forcément -, la reprise agricole fut, dans les plaines, assez rapide. Puisqu'on manquait de bras, les salaires augmentèrent, vite rognés pourtant par l'inflation. Les ordonnances royales remirent bientôt tout le monde au travail, dans un ordre nouveau et de nouveaux rapports de force. Même le droit s'adapta et, après la stupeur, émergea, de ces âges sombres, un art macabre qui allait marquer durablement les imaginaires européens, jouant et dansant avec la Mort.

La troisième pandémie, née en Asie au milieu du XIX^e siècle, fut une bataille au sommet. Yersin identifia le bacille à Hongkong il y a cent trente ans, on tenta des sérums, mit au point des masques et inventa des antibiotiques. Mais on meurt encore de la peste, notamment à Madagascar. Et même si on espère un vaccin du côté de l'Institut Pasteur, des zones d'ombre subsistent dans l'écologie de la maladie. On sait aujourd'hui que le bacille ne meurt jamais, que la guerre n'est pas gagnée et que le plus sage est peut-être d'apprendre à vivre avec la peste.